Clio. Femmes, Genre, Histoire

38 | 2013
Ouvrières, ouvriers

Intersections entre histoire du genre et histoire ouvrière

Xavier Vigna et Michelle Zancarini-Fournel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/11627>
DOI : 10.4000/clio.11627
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013
Pagination : 181-208
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Xavier Vigna et Michelle Zancarini-Fournel, « Intersections entre histoire du genre et histoire ouvrière », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 38 | 2013, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11627> ; DOI : 10.4000/clio.11627

Tous droits réservés

Actualités de la recherche

Intersections entre histoire du genre et histoire ouvrière

Xavier VIGNA & Michelle ZANCARINI-FOURNEL

Cette actualité de la recherche se placera sous les auspices des deux historiennes, Michelle Perrot et Joan Scott, qui incarnent admirablement, et très précocement, l'intersection entre histoire ouvrière et histoire du genre¹. Toutes deux avaient commencé par une étude des mobilisations ouvrières que ce soit par l'étude des grèves (Michelle Perrot) ou par celle d'un métier masculin, les verriers de Carmaux (Joan Scott). En 1996, dans le numéro 3 de *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés* sur « Métiers, corporations, syndicalismes », Laura Frader s'intéressait dans cette même rubrique, *Actualité de la recherche*, au lien entre « Femmes, genre et mouvement ouvrier » dans la perspective de la formation de la classe, des rapports entre public et privé et de la protection sociale, ce que nous ne reprendrons pas ici. En effet, nous nous efforcerons de souligner quelques nouvelles perspectives ouvertes depuis une quinzaine d'années, entre histoire du genre et histoire ouvrière, et dessinant dans le même temps quelques chantiers.

Ouvrières : une identification compliquée

Il n'est pas inutile de commencer par rappeler combien l'identification des ouvrières s'avère compliquée, tant les constructions statistiques achoppent sur les contours flous du travail féminin, ce qui aboutit à

¹ Perrot 1974 et 1998 (recueil de ses articles, spécifiquement la deuxième partie) ; Scott 1982, 1988 et 1991.

une minoration bien connue des historiennes et des historiens du travail². De fait, les historiennes, en Espagne et en Italie notamment, mais aussi en Amérique du Sud³, relèvent des phénomènes massifs de sous-déclaration et/ou de sous-enregistrement qui tiennent souvent à la juxtaposition du travail domestique et/ou agricole et d'un travail artisanal et/ou (proto-) industriel à domicile. Si le phénomène est assez connu dans le monde rural, il vaut également dans les villes en voie d'industrialisation, comme Milan à la fin du XIX^e siècle : en raison d'une part du caractère souvent discontinu du travail féminin, d'autre part de la sous-traitance et du tâcheronnat notamment dans les industries de la couture, du jouet ou des perles, les ouvrières sont pensées comme une force de travail marginale ou d'appoint et souvent comptées comme *casalinghe* (femmes au foyer) et non comme ouvrières⁴. Ce sous-enregistrement implique de reprendre les recensements nationaux à partir de sources locales : cette vaste entreprise, menée notamment en Espagne pour la Catalogne, le Pays basque, la Castille et la Galice, conduit à des révisions sensibles, et rehausse considérablement le taux d'activité féminin, et donc, la part des ouvrières. Mieux, dans la Catalogne où l'industrie textile, et notamment cotonnière, embauche massivement des ouvrières, ces enquêtes tendent à montrer que, dans les années 1920 en particulier, le travail des femmes ne diminuerait pas avec le mariage et les premières naissances, mais seulement quand les enfants sont en âge d'apporter quelques revenus. De ce fait, c'est toute la réalité, tant économique que sociale, du modèle du *male breadwinner* qui se trouve réinterrogée⁵. Le phénomène perdure de nos jours : dans l'industrie du vêtement à Istanbul, des femmes travaillent fréquemment soit dans des ateliers familiaux ou à domicile à la fabrication de sweat-shirts et de tee-shirts, sans être toujours payées, et donc comptées. L'importance de ce secteur informel conduit ainsi à une sous-estimation massive de la réalité du travail ouvrier féminin, tant dans la métropole stambouliote que dans toute la Turquie⁶.

² MAc Ivor 2001 : 178. Voir aussi Maruani & Meron 2012.

³ Voir Lobato rubrique « Actualité de la recherche en Amérique du Sud ».

⁴ Ortaggi Cammorosano 1999 : 141-147.

⁵ Borderías 2012 et 2013 (à paraître).

⁶ Dedooglu 2008 : 45-50 notamment.

Sans attendre, il est d'ores et déjà possible, en regard d'autres travaux déjà parus, de souligner à la fois l'ampleur de la part féminine dans la main-d'œuvre ouvrière et la complexité des parcours. Au XIX^e siècle, le poids de l'habillement et du textile conduit à une part conséquente en France (28,6% en 1911, ce qui constituerait son apogée historique⁷) et *majoritaire* en Italie lors du premier recensement de 1861⁸. De même, dans les pays d'industrialisation plus tardive, et en tenant compte des imperfections des pesées statistiques, les ouvrières – tous secteurs confondus – occupent une place de choix : elles passeraient ainsi d'environ 613 000 en Russie à 2 627 000 en 1935 dans les industries d'État, soit 38,3% de la main-d'œuvre⁹. De même encore, dans le Shanghai de l'entre-deux-guerres, l'importance de la main-d'œuvre féminine correspond au poids du textile, mais aussi à la volonté patronale de recourir à des ouvrières jugées plus dociles et moins contestataires¹⁰. De ce fait, les guerres, et notamment la Première Guerre mondiale, ne constituent en aucune manière un moment d'entrée des femmes dans l'industrie, mais plutôt un moment de redéploiement, où la concurrence entre ouvrières et ouvriers se trouve accélérée¹¹.

En second lieu, les carrières ouvrières féminines se caractérisent par leur complexité¹². Dans le Paris de l'entre-deux-guerres, une part des ouvrières multiplient les allers et retours entre travail industriel et activités de service, et interrompent parfois leur carrière, temporairement ou définitivement, au moment de leur mariage et/ou de leurs maternités. À ceci près que 40% des ouvrières n'ont pas eu d'enfants, et que ce sont souvent ces femmes qui ont eu les carrières les plus longues¹³. De fait, les logiques de bassin d'emploi, qui charrient parfois des traditions culturelles, offrent des opportunités différentes aux femmes, et conduisent ainsi à de grandes inégalités régionales : en Angleterre à la même période par exemple, le

⁷ Marchand & Thélot 1997 : 233-237 ; Schweitzer 2002.

⁸ Ortaggi Cammorosano 1999 : 112-113.

⁹ Ilic 1999 : 40, 183-185.

¹⁰ Roux 1993 : 18, 35.

¹¹ Thébaud 1992 ; Curli 1998 ; Omnès 2004.

¹² Devrieze & Vanhaute 2001.

¹³ Omnès 1997.

Northumberland minier freine l'emploi féminin, alors que l'implantation de l'automobile à Coventry ouvre le textile aux femmes, comme à Blackburn dans le Lancashire¹⁴. Pour autant, il semble bien que ces ouvrières entretiennent parfois un rapport fier à leur travail, et pas simplement à leur emploi, comme le supposait un courant de la sociologie du travail de la fin des années 1970 : ainsi en Rhénanie et en Westphalie par exemple, les ouvrières du textile, dont l'importance va croissant entre 1882 et 1925, développent aussi une fierté vis-à-vis de leur travail et un attachement à leur activité, dont témoignent, entre autres, la fréquence de leurs changements d'employeurs (le *Stellenwechsel* dans lequel le réformateur social Alfred Weber voyait l'indice d'un intérêt et d'une identité professionnels : *Berufsinteresse* et *Berufsidentität*) afin de connaître des carrières ascendantes, et les grèves, parfois sauvages, auxquelles elles participent¹⁵.

Il est alors loisible de proposer quelques spécificités de la condition ouvrière des femmes en regard de leurs homologues masculins, par-delà des évolutions chronologiques massives et de grandes disparités géographiques¹⁶. En premier lieu, les ouvrières d'usine semblent se distinguer par leur *jeunesse relative*, qui tient à leur mise au travail précoce et à leur carrière plus souvent discontinue, comme on le voit dans l'Italie du XIX^e siècle puis du miracle économique¹⁷, dans l'Angleterre de l'entre-deux-guerres¹⁸ ou avec les ouvrières migrantes chinoises (*dagongmei*) des années 1990¹⁹, malgré l'allongement des carrières d'ouvrières qu'on peut repérer en France à partir des années 1968²⁰. Cette jeunesse des ouvrières tient aussi au *caractère dénié* de leur emploi : souvent pensé comme temporaire, ainsi des ouvrières de la chaussure dans l'Indonésie contemporaine²¹, ou comme offrant un salaire d'appoint par des hommes enfermés dans le modèle du *male breadwinner*. À cet égard, la stupidité de la remarque

¹⁴ Todd 2005b.

¹⁵ Canning 2002 : 219-237 notamment.

¹⁶ Vigna 2012.

¹⁷ Ortaggi Cammorosano 1999 : 125-131.

¹⁸ Todd 2005a.

¹⁹ Pun 2012.

²⁰ Gallot 2012.

²¹ Warouw 2008.

d'Alcide De Gasperi leader démocrate-chrétien italien, selon lequel le salaire des ouvrières est d'abord le moyen d'acheter des bas de soie, pourrait fonctionner comme paradigme²². Dans l'après Seconde Guerre mondiale, les nouveaux pays du bloc socialiste encouragent le travail féminin, pour des raisons idéologiques et parce que la main-d'œuvre masculine manque. Mais, en RDA, les ouvrières sont surtout cantonnées dans des secteurs dévalorisés et pénibles (notamment la chimie) et n'obtiennent pas l'égalité des salaires²³, tandis qu'en Pologne, la déstalinisation partielle entamée en 1956 offre aussi au régime l'occasion de chasser les ouvrières d'un certain nombre d'emplois (mineuses au fond par exemple) et inaugure un retour à l'ordre patriarcal dans les usines²⁴. En troisième lieu, la condition ouvrière féminine semble se distinguer par des *formes d'encadrement*. Cette spécificité tient d'abord au logement : on pourrait à cet égard rapprocher les usines-couvents de la région lyonnaise du second XIX^e siècle des dortoirs en fonctionnement à Taïwan dans les années 1970²⁵ ou sur le littoral chinois vingt ans plus tard²⁶. Elle se marque également par un comportement tendanciellement plus brutal de la maîtrise, laquelle s'illustre parfois, si l'on peut dire, par des pressions sexuelles et/ou de la violence, tel ce contremaître de la Siemens à Milan dans les années 1950 giflant une ouvrière qui protestait contre les cadences²⁷. De ce fait, les ouvrières se trouvent *rabaissées* : outre leur hypothétique docilité plus grande, elles se trouvent continuellement en butte à l'accusation d'une sexualité dissolue, en Europe comme dans l'Afrique sub-saharienne contemporaine²⁸. Certaines branches, et notamment celles des tabacs, concentrent d'ailleurs les préjugés, alors que la réalité est infiniment plus complexe²⁹. Mais de ce fait, on aborde aussi les rapports de genre dans les usines et les masculinités.

²² Di Gianantonio 2006 : 208.

²³ Kott 2001 : 247-250.

²⁴ Fidelis 2010 : 203 *et sq.*

²⁵ Kung 1994 : 69-75.

²⁶ Pun 2009 et 2012 (voir le compte rendu dans *Clio a lu*, ce numéro).

²⁷ Di Gianantonio 2006 : 217.

²⁸ Coquery-Vidrovitch 2013 : 204-215.

²⁹ Nemec 2006 : 170 ; Cartier & Retière, 2008.

En 1998, Françoise Thébaud soulignait dans son bilan historiographique que l'histoire des femmes était passée d'une « histoire ouvrière du travail féminin » au « genre des métiers »³⁰. Appliqué aux ouvrières et ouvriers, le concept de genre avait été mis en œuvre dès 1988 dans deux thèses, l'une sur les bonnetières troyennes et l'autre sur les femmes et hommes dans la passementerie stéphanoise³¹. Ces études ont montré comment les qualifications étaient construites selon le genre ; tout en déconstruisant leur naturalisation, les qualifications supposées, réelles, évaluées, ont été décortiquées poste par poste, emploi par emploi, pour savoir comment elles étaient acquises et désignées.

Enjeux des formations, des qualifications et des classifications

Ce point de vue est approfondi par Laura Lee Downs³² dans *L'inégalité à la chaîne. La division sexuée du travail dans l'industrie métallurgique en France et en Angleterre*, qui dresse une histoire comparée de la division sexuelle du travail selon deux logiques nationales (française et britannique) dans la conjoncture spécifique qu'est la Grande Guerre. Elle souligne la convergence entre rationalisation du travail et discours sur la différence des sexes dans l'ordre productif : un ordre hiérarchisé et inégalitaire justifié par des « différences dites naturelles » entre hommes et femmes. En France, comme en Angleterre, ce système d'organisation du travail et de définition des qualifications perdure à la fin de la guerre. C'est ainsi que les qualités dites féminines – le soin, la précision, la régularité – sont des qualificatifs attribués aux types de travaux mécanisés et parcellisés qui sont confiés aux femmes et non aux hommes, même à ceux qui ne sont pas qualifiés.

Dès 1966, étudiant les ouvrières de l'industrie, la sociologue Madeleine Guilbert avait souligné que les qualités dites « féminines » étaient utilisées par les employeurs, mais sans qu'une valeur marchande leur soit reconnue. Cette étude des qualifications a été renouvelée récemment en reliant la question des qualifications aux

³⁰ Thébaud 1998 et 2007 [1998] ; Rogers 2004.

³¹ Thèses publiées dans une version abrégée : Chenut 2010 [2005] ; Dubesset & Zancarini-Fournel 1993.

³² Downs 2002.

classifications, établies lors des processus de négociations collectives, pendant la Grande Guerre, au moment du Front populaire en 1936-1938, puis à la Libération³³. Catherine Omnès a discuté, en s'opposant à Laura Lee Downs, la question de la qualification féminine : en 1917, l'État français a, selon elle, défendu la qualification féminine en créant dans les classifications, à côté des catégories « manœuvres » et « ouvrières spécialisées », la catégorie « ouvrières professionnelles ». On trouve dans la métallurgie parisienne un certain nombre d'ouvrières classées professionnelles, et ce jusqu'en 1925. L'affirmation ne vaut pas dans les entreprises de province où aucune ouvrière n'est de fait classée professionnelle. En juin 1936, les classifications des postes dans les entreprises définies conjointement par les représentants syndicaux et patronaux de la métallurgie ont contribué à une institutionnalisation de postes « genrés », classés sous le vocable « professionnels » pour les hommes et « manœuvres ouvrières spécialisées » pour les femmes.

Une deuxième série de questions porte sur l'importance des formations techniques pour les filles et les garçons. Liée aux qualifications, la question de la formation étudiée par Laura Lee Downs est différente entre les deux nations : alors qu'en Grande-Bretagne, des centres de formation pour les ouvrières sont ouverts dès 1915, leur permettant ainsi d'obtenir le niveau des ouvriers semi-qualifiés, l'État et les entrepreneurs français préfèrent pour les femmes une formation sur le tas qui les cantonne dans la production de séries et qui fait de la technique et du savoir-faire un apanage masculin. La formation proposée aux filles a d'abord été celle de la couture, dans des ateliers surveillés par des religieuses ou, par exemple, auprès des Béates en Haute-Loire (en particulier pour la dentelle)³⁴. Les premiers enseignements professionnels publics ont suivi cette assignation dite « naturelle » : pour les jeunes filles se destinant à des métiers industriels furent créés après la loi Astier (1919)³⁵ des CAP (certificat d'aptitude professionnelle) dans l'industrie du vêtement³⁶. En 1965, ils

³³ Machu 2011 (voir son article dans ce même numéro).

³⁴ Dubesset & Zancarini-Fournel 1993 (première partie).

³⁵ Castets 2003 : 143-153 ; Brucy, Maillard & Moreau 2013.

³⁶ Divert 2013 : 121-133.

représentaient encore 25% des formations professionnelles pour les filles, malgré le déclin du secteur industriel correspondant. Cela permet de comprendre l'importance des formations et des diplômes dans les emplois et les conventions collectives et d'ausculter le lien entre formation, emploi, et marché du travail. L'étude de Jean Castets sur « le genre des certifications » dans l'entre-deux guerres démontre cependant, pour le cas lyonnais, l'importance et la variété, des certifications masculines et féminines. Le constat de l'importance de la formation a conduit la fonctionnaire internationale Marguerite Thibert, après sa retraite en 1947, à devenir ambassadrice en mission pour promouvoir la formation professionnelle des jeunes filles, dans les pays d'Asie et d'Amérique latine, puis dans les jeunes États nouvellement indépendants d'Afrique. « Figure d'une histoire globale », elle parcourt le monde pour faire connaître les normes du Bureau international du travail³⁷.

Masculinités ouvrières

De même que les études ouvrières furent pionnières dans l'histoire des femmes, de même, les ouvriers dans les années 1990 apparurent comme le paradigme pour aborder les masculinités. En France, une thèse novatrice de sociologie consacrée au monde privé des ouvriers, pointa une masculinité en crise, bouleversée par l'épreuve du chômage qui menace l'ouvrier dans l'espace de travail comme dans la sphère domestique³⁸. Cette thématique d'une crise de la masculinité perdue, notamment pour expliquer le comportement des jeunes ouvriers, lorsqu'ils se trouvent mis en concurrence avec des jeunes femmes dans l'industrie automobile³⁹, laquelle peut déboucher sur une misogynie parfois agressive⁴⁰, mais aussi avec leurs difficultés à s'insérer sur le marché matrimonial ou leurs rapports compliqués avec les générations antérieures⁴¹.

³⁷ Thébaud 2012.

³⁸ Schwartz 1990.

³⁹ Beaud & Pialoux 2002.

⁴⁰ Eckert 2006 : 149-157.

⁴¹ Rénahy 2005.

Du côté historien, après l'ouvrage programmatique coordonné par Ava Baron sur le cas américain⁴², si la question des masculinités fut aussi interrogée à partir des guerres ou des dépressions économiques, les travaux s'attachent plutôt à les déconstruire, en empruntant quatre voies principales. L'historicisation passe en premier lieu par l'analyse des représentations, que proposa Eric J. Hobsbawm dans un article pionnier. À cet égard, l'iconographie charriée par le mouvement ouvrier du héros prolétarien musculeux, radicalisée ensuite dans le stalinisme par la promotion du stakhanovisme, permit un premier balayage⁴³. Depuis, l'interrogation sur une virilité ouvrière essentielle a été approfondie donnant lieu parfois à des essais de synthèse, comme pour la France du XX^e siècle, dans lesquels le recours aux autobiographies occupe une place de choix⁴⁴ : les récits ouvriers donnent en effet accès à des expériences masculines, tant publiques que privées, tant collectives qu'individuelles, sur lesquelles les discours émanant des instances d'État, ou des organisations du mouvement ouvrier, sont d'une grande discrétion. Cette déconstruction est également passée par l'examen des branches dans lesquelles l'emploi masculin domine, voire est exclusif : les dockers⁴⁵, les marins⁴⁶, les ouvriers du bâtiment⁴⁷, etc. On le devine, cette focalisation sur les branches les plus homogènes et les plus virilistes conduit à souligner de manière récurrente les masculinités rudes⁴⁸, caractérisées par la capacité à supporter un travail usant⁴⁹ et par l'importance de la boisson, mais marquées aussi par des pratiques à la lisière de la légalité, et dans lesquelles la dissociation entre les espaces de travail et domestiques est la plus notable et les comportements genrés les plus typés, comme dans le Liverpool de l'entre-deux-guerres⁵⁰. De fait, le corps ouvrier reste l'étendard d'une virilité qu'il faut encore

⁴² Baron 1991.

⁴³ Hobsbawm 1984.

⁴⁴ Pillon 2011 et 2012.

⁴⁵ Pigenet 2002.

⁴⁶ Burton 1999.

⁴⁷ Hayes 2002.

⁴⁸ Voir l'article de Xavier Vigna dans ce numéro.

⁴⁹ Johnston & Mac Ivor 2004.

⁵⁰ Ayers 1999.

explorer, jusque dans les manifestations d'homosocialité⁵¹. Ces masculinités coexistent pourtant avec des formes moins dures, notamment chez les militants, une certaine aristocratie ouvrière, ou dans les branches à la plus grande mixité⁵². En outre, des reconfigurations dans les normes ouvrières de genre, comme dans l'Angleterre des années 1950, marquées notamment par des évolutions dans les pratiques sexuelles, une plus grande mixité dans les espaces de travail ou le déclin du modèle du *male breadwinner*, modifient imperceptiblement les masculinités ouvrières, malgré des crispations misogynes⁵³. Au Japon, l'idéal masculin forgé par le compromis social de l'après Seconde Guerre mondiale dont les piliers sont l'emploi masculin à vie, le salaire à l'ancienneté et l'adhésion au syndicat d'entreprise, couplés avec la norme sociale de la femme au foyer « bonne épouse et mère avisée », est mis à mal à partir de 1994 par les politiques étatiques de « participation conjointe des hommes et des femmes »⁵⁴.

Dans le même temps, des représentations ethnicisées peuvent tantôt bloquer ces évolutions, en figeant un cliché viriliste du monde ouvrier, tantôt les accélérer. Elles contribuent en tout cas à des différenciations internes à la classe : dans le Canada de l'entre-deux-guerres par exemple, les migrants chinois, que les mineurs refusent, ont progressivement occupé des métiers dits féminins, dans les industries de la chaussure, du tabac ou du vêtement, de sorte qu'ils apparaissent dotés d'une masculinité diminuée, plus féminine⁵⁵. Restent enfin à comprendre les modes de construction de ces masculinités ouvrières. À cet égard, une sociabilité de l'entre-soi masculin peut correspondre à un souhait patronal de voir se développer un esprit de corps ou d'entreprise, qu'il entretient avec une politique sociale mâtinée de paternalisme⁵⁶. Plus souvent cependant, comme à Hamilton au Canada, la construction d'une masculinité conforme aux normes de genre

⁵¹ Baron 2006. Pour une évocation, entre témoignage et fiction, dans une usine romaine des années 1980, cf. Pennachi 2013 : 70-74.

⁵² Pigenet 2011.

⁵³ Brooke 2001 et 2006. Voir également l'article d'Andrea San Giovanni sur les masculinités italiennes dans ce numéro.

⁵⁴ Thomann 2005.

⁵⁵ Frager & Patrias 2005 : 44.

⁵⁶ Fine 1993.

s'opère dès l'école, puis dans la culture de rue, enfin lors de l'entrée dans le monde du travail et s'entretient ensuite dans des pratiques sportives et/ou dans l'assistance au spectacle sportif⁵⁷. Quitte à ce que les analyses recourent, explicitement ou pas, au travail fondateur de Paul Willis sur la socialisation des enfants d'ouvriers dans l'Angleterre des années 1970, qui montre comment les jeunes garçons issus de la classe ouvrière construisent à l'école des conduites d'opposition conformes aux codes de la culture ouvrière, notamment par une dévalorisation du travail intellectuel et, inversement, une valorisation de l'opposition aux enseignants⁵⁸.

Le genre des mobilisations

Les mobilisations constituent une thématique classique des études ouvrières. À cet égard, le rôle des femmes a continué d'attirer l'attention des chercheurs et des chercheuses. D'un côté, depuis la somme inaugurale de Michelle Perrot⁵⁹, leur participation comme grévistes a été soulignée dans leurs principaux secteurs d'activité, notamment le textile dans les années 1890 au Royaume-Uni⁶⁰, ou lors des vagues de grèves, notamment en France pendant et après la Première Guerre mondiale, en région parisienne⁶¹ ou dans la bonneterie troyenne⁶² ou pendant les années 68⁶³. De l'autre, elles interviennent également dans des mobilisations contre la vie chère⁶⁴, mais tout autant en soutien des grévistes masculins, tantôt dans des manifestations, tantôt pour organiser le ravitaillement, comme on le constate lors de la grande grève des mineurs britanniques en 1926, et

⁵⁷ Heron 2006.

⁵⁸ Willis 2011. En dépit de la traduction tardive du livre, les hypothèses de Willis furent présentées au lectorat français dès 1978, grâce à la publication d'un article dans les *Actes de la recherche en sciences sociales*.

⁵⁹ Perrot 1974 : 318-330.

⁶⁰ Blewett 2006.

⁶¹ Robert 1995 : 128-137.

⁶² Chenut 2010 : 267-271.

⁶³ Vigna 2007 : 116-122.

⁶⁴ Stovall 2012.

particulièrement au Pays de Galles⁶⁵. Ces mobilisations féminines constituent une double effraction à l'ordre usinier comme à l'ordre patriarcal, comme en témoignent, de manière exemplaire, les ouvrières du tabac au Liban dans le second après-guerre⁶⁶. En effet, les ouvrières par leur mobilisation transgressent leur sujétion économique et se montrent en sujets, alors même qu'elles ne disposent pas toujours de la plénitude des droits civils et civiques. Dans le même temps, elles rompent avec leur assignation à la sphère domestique, à leur douceur supposée, contestent les normes de genre, y compris en recourant à la violence, comme on peut le repérer, par exemple, dès 1890, dans une grève qui secoue l'Australie et la Nouvelle-Zélande⁶⁷. Cette hypothèse d'un genre de la grève suppose d'envisager les spécificités du répertoire d'actions (ainsi du genre des chansons de grève par exemple), mais aussi d'interroger les revendications. Un exemple particulièrement suggestif est offert par les ouvrières textiles de Zyrardow en Pologne : en 1951, en effet, en pleine vague stalinienne, ces femmes se mobilisent et partent en grève pour obtenir un meilleur ravitaillement en nourriture et en charbon. Elles se conforment ainsi à une certaine norme de genre sur les femmes nourricières, ce qui est aussi une manière d'espérer limiter la répression. Mais, tout en n'hésitant pas à malmenier les jaunes, elles organisent une réunion des grévistes dans les vestiaires de l'usine, lieu spécifiquement féminin et comme tel interdit à la police⁶⁸. De même, la trajectoire du vieil énoncé du mouvement ouvrier : « À travail égal, salaire égal », dont on sait la fortune jusque tard dans le siècle puisqu'il constitue encore le cœur de la grève des ouvrières de la Fabrique nationale d'armes de Herstal en 1966 en Belgique, mérite d'être explorée⁶⁹. Mais, de manière symétrique, les masculinités grévistes doivent être mises à l'agenda de la recherche en sciences sociales, afin de déconstruire les évidences des conflits : ainsi des

⁶⁵ Bruley 2010 : 49-52 notamment. Voir le compte rendu dans ce numéro, *Clio a lu*.

⁶⁶ Elles participent notamment à trois grèves en 1946, 1963 et 1965 : Abisaab 2010. Voir le compte rendu dans ce numéro, *Clio a lu*.

⁶⁷ Scates 1997.

⁶⁸ Fidelis 2010 : 82-98.

⁶⁹ Cænen 1991.

usages de la violence, des formes d'occupation, des repas de grèves et de l'organisation du soutien, de la gestion des budgets, etc.

Une histoire transdisciplinaire

Dialogues entre sociologues et historiens

L'historiographie française sur le travail des femmes est caractérisée par les échanges permanents avec la sociologie. En effet, depuis les études de Marguerite Thibert dans le cadre du Bureau international du travail (BIT) de « l'entre-deux-guerres »⁷⁰, nombre des problématiques de l'histoire des ouvrières ont été influencées par les recherches des sociologues : celles de Madeleine Guilbert pour la décennie 1960 sur les qualités féminines et les qualifications⁷¹, de Christine Delphy dans la décennie suivante sur la valeur du travail domestique⁷², et, plus récemment, par celles de Margaret Maruani (directrice de la revue *Travail, genre et sociétés*) qui a permis que s'acclimate une distinction entre travail et emploi⁷³. Danièle Kergoat avait précocement, en 1978, posé la question *Ouvriers = Ouvrières ?* En se situant au rebours de la tradition de la sociologie du travail française centrée sur la figure archétypique de l'ouvrier mâle de la grande entreprise industrielle, la sociologue est parmi les premières en France (avec Christine Delphy) à articuler théoriquement sexe et classe et à considérer la condition des ouvrières par rapport à celle des ouvriers⁷⁴.

Au-delà de ces constats généraux, quelques éléments récents peuvent irriguer la réflexion. Le livre de Miriam Glucksmann, *Women on the Line*, écrit en 1978, publié en 1982 sous un pseudonyme et réédité depuis, fait le récit de son expérience sous une forme autobiographique⁷⁵. C'est l'enquête d'une étudiante (c'est-à-dire une intellectuelle s'étant embauchée en usine pour des raisons politiques) dans une entreprise automobile où le travail aux pièces et

⁷⁰ Thébaud 2012.

⁷¹ Guilbert & Isambert-Jamati 1956 et Guilbert 1966.

⁷² Delphy 1970, 1978 et 1998.

⁷³ Maruani & Nicole-Drancourt 1989 ; Maruani 1998, 2000 et 2001 : 43-56.

⁷⁴ Kergoat 1978 repris dans 2012 : voir le compte rendu du livre dans ce numéro.

⁷⁵ Voir sur ce point l'article de Pochic 2013.

l'encadrement autoritaire et viril provoquent grèves et conflits⁷⁶. L'auteure est particulièrement marquée par l'épuisement physique que provoquent le travail à la chaîne et un rythme de production soutenu pendant huit heures, avec des gestes répétitifs dans la chaleur et le bruit. Cette observation participante rend la sociologue plus attentive que d'autres aux conditions physiques du travail et au marquage des corps. Par ailleurs, ces ouvrières ne gagnent que de bas salaires (environ un tiers de moins que ceux des ouvriers masculins), pour un travail considéré comme peu qualifié et sans aucune perspective de mobilité ascendante ; de ce fait, les célibataires sont souvent obligées d'avoir un deuxième emploi le soir ou le week-end⁷⁷. Le film de Nigel Cole, *We Want Sex Equality* a mis en scène d'autres ouvrières de la banlieue londonienne, en particulier lors d'une grève – victorieuse – en 1968, des ouvrières de l'usine Ford à Dagenham, qui se battent pour de meilleures conditions de travail et un salaire plus égalitaire. La réédition de *Women on the Line* en 2009 et la sortie du film *We Want Sex Equality* en 2010 sont à la fois une marque de la présence du passé dans le présent et de l'intérêt renouvelé pour les conditions de travail et les luttes des ouvrières en Grande-Bretagne, comme on peut le voir également dans la production cinématographique française⁷⁸ inaugurée sur ce thème par le film *Reprise* de Hervé Le Roux (1996).

Commentant les enquêtes menées par l'INSEE et la DARES en 1997, deux sociologues nous rappellent des données de base sur le travail des ouvrières⁷⁹ : alors qu'elles représentent aujourd'hui 20% environ dans le groupe ouvrier, elles sont près de la moitié (43%) à effectuer un travail à la chaîne. La majorité d'entre elles (60%) ne sont pas considérées comme qualifiées alors que trois-quarts des ouvriers le sont. De plus, près de 100 000 d'entre elles sont interdites de parole pendant le travail, ceci en contradiction flagrante avec les lois Auroux de 1982. Ce chiffre montre les contraintes pesant sur le travail ouvrier et les difficultés pour les ouvrières à faire valoir leurs

⁷⁶ Glucksmann 1997.

⁷⁷ Voir aussi, citée par Pochic 2013, l'enquête sur des ouvrières indiennes d'une usine de bonneterie de Leicester, Westwood 1984.

⁷⁸ Voir l'article de Nicolas Haztfeld dans ce numéro.

⁷⁹ Gollac & Volkoff 2002.

droits. Par ailleurs, prototype du travail aliéné, le geste répétitif en temps limité et étroitement contrôlé, les expose à de nombreux troubles musculo-squelettiques dénoncés précocement par les syndicats et qui ont retenu l'attention des chercheurs⁸⁰. Confrontés à des travaux pénibles et à risques, les ouvriers s'efforcent généralement de refouler la peur. En effet, la résistance à la douleur et à la peur est valorisée dans la construction sociale de la « virilité » : confortant les stéréotypes de genre, ils affirment ainsi n'être « pas des gonzesses ». Cette démarche de confrontation entre enquête au présent, notamment par observations participantes et interrogation sur le temps long caractérise indéniablement l'itinéraire de Nicolas Hatzfeld, et a déjà donné une somme magistrale sur les usines de carrosserie de Peugeot-Sochaux envisagée sur cinquante ans⁸¹ qui montre les effets positifs de l'interdisciplinarité.

Les apports des ethnologues et des anthropologues

Ethnologues et anthropologues nous invitent également à voyager au « pays des cols bleus » avec un sujet qui, jusqu'à une époque récente, avait peu retenu l'attention des chercheurs en sciences sociales. Le vêtement de travail permet en effet de voir comment s'expriment les appartenances sociales de classe et de genre.

. Vêtements de travail

Deux ethnologues/anthropologues se sont penchées sur le vêtement de travail ouvrier, l'un pour les hommes « le bleu de travail » (Anne Monjaret)⁸², l'autre pour des femmes faisant un « métier d'hommes », les trieuses de charbon (Dominique Le Tirant)⁸³. « L'uniforme » ouvrier naît, pour les hommes, avec l'industrialisation sous la forme du « bleu de travail », porté au-dessus des habits ordinaires et qui prend différentes formes : salopette ou cotte, combinaison complète, ou pantalon, veste. Cette définition qui paraît simple se complique de fait avec l'historicisation de l'objet. En effet, dans une première moitié du XIX^e siècle, paysans et ouvriers portent tous une large

⁸⁰ Hatzfeld 2009 ; Bruno *et al.* 2011.

⁸¹ Hatzfeld 2002.

⁸² Monjaret 2012a.

⁸³ Le Tirant 2002 et 2011.

blouse en grosse toile, grise ou noire, et le terme sert même à désigner le groupe ouvrier et ceux qui la portent, les travailleurs manuels. On attribue au Lyonnais Adolphe Lafont l'invention, à la fin du XIX^e siècle, de la salopette adaptée à chaque métier. Le bleu de travail sert à protéger le corps du travailleur, à éviter qu'il ne se salisse. Aux sabots du XIX^e siècle qui, sur les premières photographies d'usines, disent l'origine paysanne, se substituent au XX^e siècle les chaussures spéciales gages de sécurité. Le bleu est porté toute la semaine au travail et en ville, remplacé parfois le dimanche par un costume. Puis, progressivement, le bleu est cantonné à l'espace de l'usine où il se dépose au vestiaire avant la sortie. Le bleu sert aussi à afficher la condition ouvrière et énonce dans un travail des apparences, la fierté d'être ouvrier, auquel s'ajoute la casquette qui est dans les années 1930-1950 de toutes les manifestations. Le bleu représente jusqu'aux années 1960 un emblème de la virilité ouvrière. Ensuite il est abandonné progressivement au profit du jean⁸⁴ ; les femmes l'endossent aussi dans des métiers durs et salissants et même la mode s'en empare. Alors que les entreprises effacent le mot « ouvrier » au profit d'« agent productif », elles remplacent également le bleu par d'autres couleurs, dont le vert ou le rouge⁸⁵ : « Le vert, supposé stimuler notre amour du travail ou un vice caché du genre, devait avant tout tirer un trait définitif sur le passé, à savoir : effacer le bleu de notre mémoire ouvrière », écrit Marcel Durand, autobiographe de ses années-Peugeot⁸⁶. Ce vêtement symbolique qui reflétait une culture spécifique masculine est rejeté aujourd'hui par les plus jeunes. Mais, dans les représentations, le bleu de travail reste, selon Anne Monjaret, « le symbole de la figure ouvrière masculine »⁸⁷.

L'ethnologue Dominique Le Tirant a recueilli, pour sa part, au début du XXI^e siècle, des témoignages sur les vêtements de femmes ayant travaillé sur le carreau des mines entre 1930 et 1960. Filles ou femmes de mineurs, elles occupent des postes considérés comme inférieurs, faiblement rémunérés et déconsidérés. Elles sont affublées

⁸⁴ Sur le jean comme vêtement de travail voir Friedmann 1987.

⁸⁵ Voir dans *Clio a lu* le compte rendu du livre de Fulvia D'Aloisio sur Fiat.

⁸⁶ Durand 2006 : 348.

⁸⁷ Monjaret 2012a : 61.

de surnoms péjoratifs qui signent un statut dévalorisé et une mauvaise réputation. Le vêtement de travail sert à se protéger de la poussière : il est constitué de vieilles hardes, d'un mouchoir et d'un petit foulard noué sur la tête, le béguin – cache-poussière, mais aussi symbole de la féminité – et de chaussures épaisses – les godillots – ou d'espadrilles en été ; le pantalon est adopté à partir des années 1930 et sert surtout à se protéger des privautés des compagnons de travail.

Épouses de mineurs, elles devront se dévouer au foyer et à l'entretien du bleu de travail du mari, lavé et repassé à dates fixes, cette tâche étant soumise à la co-veillance des voisines. Dans ce milieu où les normes de genre sont particulièrement rigoureuses, le travail domestique gratuit des épouses constitue l'avvers et la condition du travail des maris au fond.

. Des ouvrières statufiées⁸⁸

Anne Monjaret dans un autre article au titre évocateur « À l'ombre des jeunes filles en pierre. Des ouvrières dans les jardins parisiens », part à la découverte de trois statues représentant les « midinettes », ces ouvrières parisiennes de l'aiguille⁸⁹. L'ethnologue s'interroge sur l'histoire de ces statues et sur les représentations de genre qu'elles ont incarnées à travers le temps. Érigées dans des squares de quartiers populaires parisiens, les trois statues témoignent de la construction d'un idéal féminin bourgeois incarné dans la pierre. Le mythe s'est progressivement transformé au gré des mutations sociales : les ouvrières de la mode ne sont plus ce qu'elles étaient d'autant que leur nombre a considérablement diminué. Et si une part d'entre elles incarne encore le chic parisien, c'est moins par leur féminité que par la qualité de leur travail et de leur savoir-faire reconnu lors des défilés de haute couture. « À l'ombre de ces jeunes filles en pierre » tisse une histoire socio-culturelle des ouvrières de la mode, façonnée par l'imaginaire bourgeois de la Belle Époque, dont il ne reste plus que des traces discrètes et patrimonialisées.

Ces études d'anthropologues influent sur la discipline historique qui retrouve, en l'appliquant à de nouveaux sujets à la frontière de

⁸⁸ Monjaret 2012b.

⁸⁹ Zylberberg-Hocquart 2002.

l'individuel et du collectif comme « manger au travail » – objet de futurs colloques et numéros de revue –, une anthropologie historique en vogue dans les années 1980. Dans ces échanges respectifs entre sciences sociales, s'élaborent progressivement, sinon une épistémologie commune, du moins des terrains de recherche communs qui témoignent du rapprochement entre ces différentes sciences sociales. C'est ainsi que l'éditorial du numéro de mars 2013 des *Actes de la recherche en sciences sociales*, « Usines, ouvriers, militants, intellectuels », invite à « être attentif aux spécificités historiques » avec comme exemples les « conjonctures privilégiées » que sont Mai-Juin 68 en France et le développement syndical au Brésil qui a porté Lula au pouvoir⁹⁰. Le numéro souligne par ailleurs que le monde ouvrier a moins changé que ne le disent certains : malgré son déclin numérique incontestable, les mêmes conditions de travail perdurent. Parallèlement à la désindustrialisation, le changement vient surtout de la scolarisation et de la formation plus longues et de la moindre capacité du groupe à être incarné par des instances de légitimation (partis, syndicats, médias). C'est aussi par la sociologie que commencent les études sur la part féminine de l'immigration et des migrations, l'histoire française étant en ce domaine à la traîne⁹¹.

Genre et migrations, une histoire globale

En 2004, Rebecca Rogers soulignait la réticence des historiens et historiennes français à utiliser les catégories ethniques qui permettrait d'écrire « une histoire européenne plus sensible à sa dimension impériale »⁹². Dix ans plus tard, il semble qu'on peut faire un constat légèrement plus optimiste avec l'introduction d'études sur le genre des migrations dans une perspective d'histoire globale⁹³.

C'est par le féminisme qu'ont débuté les recherches sur l'immigration des femmes par l'étude de l'histoire des luttes des

⁹⁰ Lomba & Mischi 2013.

⁹¹ Guerry 2009.

⁹² Crowston 1998 ; Rogers 2004 : 118-119.

⁹³ Douki & Minard 2007.

migrantes (qui n'ont pas fait mémoire)⁹⁴ et non au départ par le biais de l'histoire coloniale ou postcoloniale, alors que l'histoire des immigrantes est déjà explorée outre-Atlantique depuis plus de 30 ans. Dans un premier temps, la revue belge *Sextant* s'est intéressée aux migrations en Europe⁹⁵. Dans ce numéro de *Sextant*, Monika Mattes étudie le cas des « travailleuses immigrées » en Allemagne de l'Ouest entre 1955 et 1973 : elles formaient près d'un tiers du nombre total des ouvriers étrangers en RFA. Les idées reçues ont cependant la vie dure et on voit encore écrit que les immigrés sont venus pour travailler dans les usines et que leurs femmes les ont rejoints à la faveur du regroupement familial, en France au milieu des années 1970⁹⁶. C'est faire fi de l'histoire même de l'immigration, du travail des femmes et de la place respective des ouvriers et des ouvrières. La domesticité et la prostitution des migrantes sont cependant les secteurs les plus étudiés, que ce soit à la fin du XIX^e siècle ou aujourd'hui. L'avènement de la société de consommation, dans les années 1950-1960 en France, est cependant pourvoyeuse d'emplois dans des secteurs industriels pour les femmes immigrées essentiellement européennes (Italiennes, Espagnoles, Portugaises et Yougoslaves)⁹⁷. La description des entreprises où l'on trouve des « travailleurs immigrés » privilégie alors le plus souvent un monde ouvrier masculin. Or, la focalisation sur l'industrie automobile – en particulier Renault Billancourt⁹⁸ – occulte d'autres secteurs qui ne sont pas des bastions industriels. Comme le montre le témoignage de Sylviane Rosière sur une usine de décolletage de la vallée de l'Arve⁹⁹, les établissements de taille modeste où travaillent plus couramment des femmes, en particulier des immigrées, dans les industries alimentaires, textiles, électroniques ou chimiques, ainsi que leur dispersion contribuent à l'invisibilité de ces emplois. Au cours des années 1970, à l'intérieur de ces secteurs, se produisent des

⁹⁴ Lesselier 2006.

⁹⁵ Morelli & Gubin 2004.

⁹⁶ Schweitzer 2008.

⁹⁷ Chaïb 2008. Voir sur ce point le film *Reprise* d'Hervé Le Roux, 1996, qui décrit l'arrivée de ces migrantes à l'usine Wonder de Saint-Ouen (banlieue nord de Paris).

⁹⁸ Pitti 2006 et 2007.

⁹⁹ Rosière 2010.

changements dans les nationalités d'origine, avec l'introduction sur le marché du travail de femmes africaines et turques. Cependant l'emploi industriel diminue d'une façon générale au cours de cette période et les recensements de la fin du XX^e siècle enregistrent la prédominance des activités de service parmi les femmes ayant immigré.

Les migrantes sont en effet plus nombreuses parmi les « nouveaux » ouvriers du tertiaire par exemple dans des entreprises de nettoyage comme le montre le parcours d'une responsable syndicale de Sud-Nettoyage, Faty Mayant, mère de famille sénégalaise¹⁰⁰. La plupart des têtes de proue de ces conflits de salariés précaires sont des jeunes hommes ou femmes migrant-e-s¹⁰¹. Ces dernières témoignent de l'acuité de la question sociale en France, qui, et c'est une différence massive avec les conflits proprement usiniers, ne se présente plus comme une nouvelle déclinaison de la question ouvrière, ainsi que de la perspective – utopique – d'une union internationale ouvrière face à la globalisation des échanges et des migrations¹⁰².

La mobilisation des catégories de l'ethnicité ou de la racialisation bien plus encore que celle du genre, reste cependant largement à développer dans l'historiographie française. Dès 2002, Nancy Green nous invitait à « repenser les migrations » et avait elle-même donné un exemple d'histoire comparée entre Paris et New York dans l'industrie de la confection employant des ouvrières et des ouvriers juifs¹⁰³. Si les travaux sur le genre des migrations se sont multipliés récemment¹⁰⁴, le retard était tel que le mouvement atteint rarement les rivages de l'histoire ouvrière. Nous espérons que ce numéro de *CLIO. Femmes Genre Histoire* pourra y contribuer.

¹⁰⁰ Puech 2005.

¹⁰¹ Bérout 2011.

¹⁰² Van der Linden 2012.

¹⁰³ Green 1998 et 2002.

¹⁰⁴ Lillo & Rygiel 2007 ; Rygiel & Lillo 2007 ; Martini & Rygiel 2009 ; Guerry 2013.

Bibliographie

- ABISAAB Malek, 2010, *Militant Women of a Fragile Nation*, Syracuse, Syracuse University Press.
- AYERS Pat, 1999, « The Making of Men: Masculinities in Interwar Liverpool », in Margaret Walsh (ed.), *Working Out Gender. Perspectives from Labour History*, Aldershot, Ashgate, p. 66-83.
- BARON Ava (ed.), 1991, *Work Engendered: Toward a New History of American Labor*, Ithaca, Cornell University Press.
- , 2006, « Masculinity, the Embodied Male Worker, and the Historian's Gaze », *International Labor and Working-Class History*, 69, p. 143-160.
- BEAUD Stéphane & Michel PIALOUX, 2002, « Jeunes ouvrier(e)s à l'usine. Notes de recherche sur la concurrence garçons/filles et sur la remise en cause de la masculinité ouvrière », *Travail, genre et sociétés*, 8, p. 73-103.
- BÉROUD Sophie, 2011, « Jeunes et précaires dans l'action syndicale : modalités d'engagement et processus d'apprentissage », in Sophie BÉROUD, Boris GOBILLE, Abdellali HAJJAT & Michelle ZANCARINI-FOURNEL (dir.), *Engagements, rebellions et genre dans les quartiers populaires en Europe (1968-2005)*, Paris, Éditions des archives contemporaines, p. 139-150.
- BLEWETT Mary, 2006, « Diversities of Class and Gender Experience and the Shaping of Labor Politics: Yorkshire's Manningham Mills Strike, 1890-1891 and the Independent Labour Party », *Labor History*, 47/4, p. 511-535.
- BORDERIAS Cristina, 2012, « Reconstrucción de la actividad femenina en Cataluña circa 1920 », *Historia Contemporánea*, 44, p. 17-47.
- , 2013 (à paraître), « Revisiting Female Labour Force participation in textile Catalonia (1920-1936) », *Feminist Economics*.
- BROOKE Stephen, 2001, « Gender and Working Class Identity in Britain during the 1950s », *Journal of Social History*, 34/4, p. 773-795.
- , 2006, « Bodies, Sexuality and the "Modernization" of the British Working Classes, 1920s to 1960s », *International Labor and Working-Class History*, 69, p. 104-122.
- BRUCY Guy, MAILLARD Fabienne & Gilles MOREAU (dir.), 2013, *Le CAP. Un diplôme du peuple, 1911-2011*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- BRULEY Sue, 2010, *The Women and Men of 1926. A gender and social history of the general strike and miners' lockout in South Wales*, Cardiff, University of Wales Press.
- BRUNO Anne-Sophie, GEERKENS Éric, HATZFELD Nicolas & Catherine OMNÈS, (dir.), 2011, *La Santé au travail, entre savoirs et pouvoirs (XIX^e-XX^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

- BURTON Valerie, 1999, « Whoring, Drinking Sailors': Reflections on Masculinity form the Labour History of Nineteenth-century British Shipping », in Margaret WALSH (ed.), *Working Out Gender. Perspectives from Labour History*, Aldershot, Ashgate, p. 84-101.
- CANNING Kathleen, 2002 (1^{re} éd. 1996), *Languages of Labor and Gender. Female Factory Work in Germany, 1850-1914*, Ann Arbor, The University of Michigan Press.
- CARTIER Marie & Jean-Noël RETIÈRE, 2008, « Écrits d'hier et dits d'aujourd'hui sur le sexe dans les Tabacs », in Anne-Marie ARBORIO *et al.* (dir.), *Observer le travail*, Paris, La Découverte, p. 77-94.
- CASTETS Jean, 2003, « Genre et mixité des certifications professionnelles d'une guerre à l'autre », in *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, 18, « Coéducation et mixité », p. 143-153.
- CHAÏB Sabah, 2008, « Femmes immigrées et travail salarié », *Les Cahiers du CEDREF*, 16, p. 209-229.
- CHENUT HARDEN Helen, 2010, *Les Ouvrières de la République. Les bonnetières de Troyes sous la Troisième République*, Rennes, Presses universitaires de Rennes [Trad. de *The Fabric of gender. Working-class cultures in Third Republic France*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2005, par Thomas Van Ruymbeke].
- CŒNEN Marie-Thérèse, 1991, *La Grève des femmes de la FN en 1966*, Bruxelles, Politique & Histoire.
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine, 2013 (1^{re} éd. 1994), *Les Africaines. Histoire des femmes d'Afrique subsaharienne du XIX^e au XX^e siècle*, Paris, La Découverte.
- CROWSTON Clare, 1998, « Le travail féminin en France vu par l'historiographie américaine », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 45/4, p. 837-853.
- CURLI Barbara, 1998, *Italiane al lavoro, 1914-1920*, Venezia, Marsilio.
- DEDOOGLU Saniye, 2008, *Women Workers in Turkey. Global Industrial Production in Istanbul*, London, Tauris Academic Studies.
- DELPHY Christine, 1970, « L'ennemi principal », *Partisans*, 54-55, « Libération des femmes année zéro », p. 57-172.
- , 1978, « Travail ménager ou travail domestique ? », in Andrée MICHEL (dir.), *Les Femmes dans la société marchande*, Paris, Presses universitaires de France, p. 39-54.
- , 1998, *L'Ennemi principal. Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse.
- DEVRIEZE Anouk & Éric VANHAUTE, 2001, « Working-class girls. The life-courses of 33 women cotton workers in Ghent around 1900 », *BTNG- RBHC*, XXXI, 3-4, p. 557-578.

- DI GIANANTONIO Anna, 2006, « Calze di seta o calze spaiate? Condizioni di vita delle operaie in fabbrica dal secondo dopoguerra a oggi », in Stefano MUSSO (a cura di), *Operai. Figure del mondo del lavoro nel Novecento*, Torino, Rosenberg & Sellier, p. 203-241.
- DIVERT Nicolas, 2013, « Le CAP de l'habillement : la fin d'un diplôme ouvrier emblématique ? », in Guy BRUCY, Fabienne MAILLARD & Gilles MOREAU (dir.), *Le CAP. Un diplôme du peuple, 1911-2011*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p.121-133.
- DOUKI Caroline & Philippe MINARD, 2007, Introduction à « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 54/5, p. 7-21.
- DOWNES Laura Lee, 2002, *L'Inégalité à la chaîne. La division sexuée dans l'industrie métallurgique en France et en Angleterre*, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité ».
- DUBESSET Mathilde & Michelle ZANCARINI-FOURNEL, 1993, *Parcours de femmes. Réalités et représentations. Saint-Étienne 1880-1950*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- DURAND Marcel, 2006, *Grain de sable sous le capot*, Marseille, Agone.
- ECKERT Henri, 2006, *Avoir vingt ans à l'usine*, Paris, La Dispute.
- FIDELIS Malgorzata, 2010, *Women, Communism and Industrialization in Postwar Poland*, Cambridge, Cambridge University Press.
- FINE M. Lisa, 1993, « "Our Big Factory Family": Masculinity and Paternalism at the Reo Motor Car Company of Lansing, Michigan », *Labor History*, 34/2-3, p. 274-291.
- FRAGER A. Ruth & Carmela PATRIAS, 2005, *Discounted Labor. Women Workers in Canada, 1870-1939*, Toronto, University of Toronto Press.
- FRIEDMANN Daniel, 1987, *Une Histoire du Blue Jean*, Paris, Ramsay.
- GALLOT Fanny 2012, « Les ouvrières, des années 68 au très contemporain : pratiques et représentations », thèse de doctorat en histoire, sous la dir. de Michelle Zancarini-Fournel, université Lumière-Lyon2.
- GLUCKSMANN Miriam, 1997, « L'organisation sociale globale du travail : une nouvelle approche pour une analyse sexuée du travail », *Les Cahiers du Mage*, 3-4, p. 159-170.
- GOLLAC Michel & Serge VOLKOFF, 2002, « La mise au travail des stéréotypes de genre. Les conditions de travail des ouvrières », *Travail, genre et sociétés*, 8, p. 25-53.
- GREEN Nancy, 1998, *Du Sentier à la 7^e avenue. La confection et les immigrés. Paris-New York, 1880-1980*, Paris, Seuil.
- , 2002, *Repenser les migrations*, Paris, Presses universitaires de France.
- GUERRY Linda, 2009, « Femmes et genre dans l'immigrations. Naissance et cheminement d'un sujet de recherche », *Genre et histoire*, 5
[En ligne : <http://genrehistoire.revues.org/index808.html>].

- , 2013, *Le Genre de l'immigration et de la naturalisation. L'exemple de Marseille (1918-1940)*, Lyon, ENS Éditions.
- GUILBERT Madeleine & Viviane ISAMBERT-JAMATI, 1956, *Travail féminin et travail à domicile*, Paris, CNRS.
- GUILBERT Madeleine, 1966, *Les Fonctions des femmes dans l'industrie*, Paris-La Haye, Mouton.
- HATZFELD Nicolas, 2002, *Ces Gens d'usine : 50 ans d'histoire à Peugeot-Sochaux*, Paris, L'Atelier.
- , 2009, « L'épidémie des affections périarticulaires : acteurs, regards, moments d'une reconnaissance (1982-1996) », in Catherine OMNÈS & Laure PITTI (dir.), *Cultures du risque au travail et pratiques de prévention. La France au regard des pays voisins*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 133-145.
- HAYES Nick, 2002, « Did Manual Workers Want Industrial Welfare? Canteens, Latrines and Masculinity on British Building Sites 1918-1970 », *Journal of Social History*, 35/3, p. 637-658.
- HERON Craig, 2006, « Boys Will Be Boys: Working-Class Masculinities in the Age of Mass Production », *International Labor and Working-Class History*, 69, p. 6-34.
- HOBBSBAWM J. Eric, 1984, « Man and Woman: Images on the Left », *Worlds of Labor: Further Studies in the History of Labor*, London, Weidenfeld and Nicolson, p. 83-102.
- ILIC Melanie, 1999, *Women Workers in the Soviet Interwar Economy*, Basingstoke, Mac Milann Press.
- JOHNSTON Ronnie & Arthur MAC IVOR, 2004, « Dangerous Work, Hard Men and Broken Bodies: Masculinity in the Clydeside Heavy Industries, c 1930-1970s », *Labour History Review*, 60, p. 135-151.
- KERGOAT Danièle, 1978, « Ouvriers = Ouvrières ? Propositions pour une articulation théorique de deux variables sexe et classe sociale », *Critiques de l'économie politique*, p. 65-97.
- , 2012, *Se Battre disent-elles...*, Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde ».
- KOTT Sandrine, 2001, *Le Communisme au quotidien. Les entreprises d'État dans la société est-allemande*, Paris, Belin.
- KUNG Lydia, 1994, *Factory Women in Taiwan*, New York, Columbia University Press.
- LESSELIER Claudie, 2004, « Femmes migrantes en France. Le genre et la loi », *Cahiers du CEDREF*, 12, « Genre, travail et migrations », p. 45-59.
- , 2006, « Aux origines des mouvements de femmes de l'immigration », communication au colloque international, *Histoire, genre et migrations*, Paris, 26 et 27 mars 2006.
- LE TIRANT Dominique, 2002, *Femmes à la mine, femmes de mineurs*, Lewarde, Centre Historique Minier, coll. « mémoires de Gaillette », n°7.

- , 2011, « Habits de mineurs, deux aspects du vêtement de travail dans le milieu des femmes des mines », in *S'habiller pour travailler*, colloque université de la mode, Lyon, Éditions lyonnaises d'Art et d'Histoire, p. 60-69.
- LILLO Natacha & Philippe RYGIEL (dir.), 2007, *Images et représentations du genre en migration. Mondes atlantiques XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Publibook.
- LOMBA Cédric & Julien MISCHI (dir.), 2013, « Usines, ouvriers, militants, intellectuels », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n°196-197.
- MAC IVOR J. Arthur, 2001, *A History of Work in Britain, 1880-1950*, Basingstoke, Palgrave.
- MACHU Laure, 2011, « Les conventions du Front populaire. Construction et pratiques du système français de relations professionnelles », thèse de doctorat d'histoire, université de Paris-Ouest Nanterre, sous la dir. de Catherine Omnès.
- MARCHAND Olivier & Claude THÉLOT, 1997, *Le Travail en France, 1800-2000*, Paris, Nathan.
- MARTINI Manuela & Philippe RYGIEL (dir.), 2009, *Genre et travail migrants*, Paris, Publibook.
- MARUANI Margaret (dir.), 1998, *Les Nouvelles frontières de l'inégalité. Hommes et femmes sur le marché du travail*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches ».
- , 2000, *Travail et emploi des femmes*, Paris, La Découverte, coll. « Repères ».
- MARUANI Margaret & Monique MERON, 2012, *Un Siècle de travail des femmes en France, 1901-2011*, Paris, La Découverte.
- MARUANI Margaret & Chantal NICOLE-DRANCOURT, 1989, *Au Labeur des dames. Métiers masculins, emplois féminins*, Paris, Syros-Alternatives.
- MONJARET Anne, 2012a, « Le bleu de travail, une affaire d'hommes ? Pratiques populaires autour d'un symbole ouvrier masculin », in Elisabeth ANSTETT & Marie-Luce GÉLARD (dir.), *Les Objets ont-ils un genre ? Culture matérielle et production sociale des identités sexuées*, Paris, Armand Colin, coll. « Recherches », p. 47-62.
- , 2012b, « À l'ombre des jeunes filles en pierre. Des ouvrières dans les jardins parisiens », *Ethnologie française*, 42, p. 503-515.
- MORELLI Anne & Éliane GUBIN (coord.), 2004, « Pour une histoire européenne des femmes migrantes. Sources et méthodes », *Sextant*, 21-22, 302 p.
- NEMEC Gloria, 2006, « Lavorare sotto tutela. Le operaie nelle fabbriche della prima metà del Novecento », in Stefano MUSSO (a cura di), *Operai. Figure del mondo del lavoro nel Novecento*, Torino, Rosenberg & Sellier, p. 163-201.
- OMNÈS Catherine, 1997, *Ouvrières parisiennes. Marchés du travail et trajectoires professionnelles au 20^e siècle*, Paris, Éditions de l'ÉHESS.
- , 2004, « Le travail féminin et les guerres », in Pietro CAUSARANO *et al.* (dir.), *Le Siècle des guerres*, Paris, L'Atelier, p. 197-210.

- ORTAGGI CAMMOROSANO Simonetta, 1999, « Condizione femminile e industrializzazione tra Otto e Novecento », in Stefano MUSSO (a cura di), *Tra Fabbrica e società. Mondi operai nell'Italia del Novecento*, Milano, Fondazione Giangiacomo Feltrinelli, p. 109-171.
- PENNACHI Antonio, 2013, *Mammouth*, Paris, Liana Levi [Trad. de *Mammut*, Milano, Mondadori, 1994, par Nathalie Bauer].
- PERROT Michelle, 1974, *Les Ouvriers en grève, France 1871-1890*, Paris-La Haye, Mouton.
- , 1998, *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion.
- PIGENET Michel, 2002, « À propos des représentations des rapports sociaux sexués : identité professionnelle et masculinité chez les dockers français (XIX^e-XX^e siècle) », *Le Mouvement social*, 198, p. 55-74.
- , 2011, « Virilités ouvrières », in Alain CORBIN, Georges VIGARELLO & Jean-Jacques COURTINE (dir.), *Histoire de la virilité*, tome 2, *Le Triomphe de la virilité*, Paris, Seuil, p. 203-240.
- PILLON Thierry, 2011, « Virilité ouvrière », in Alain CORBIN, Georges VIGARELLO & Jean-Jacques COURTINE (dir.), *Histoire de la virilité*, tome 3, *La Virilité en crise ?* Paris, Seuil, p. 303-325.
- , 2012, *Le Corps à l'ouvrage*, Paris, Stock.
- PITTI Laure, 2006, « Une matrice algérienne ? Trajectoires et recompositions militantes en terrain ouvrier, de la cause de l'indépendance aux grèves d'OS des années 1968-1975 », *Politix*, 76, p. 143-166.
- , 2007, « Carrières d'OS depuis 1945. Les Algériens à Renault-Billancourt », in Jacqueline COSTA-LASCOUX *et al.* (dir.), *Renault-sur-Seine*, Paris, La Découverte, p. 97-111.
- POCHIC Sophie, 2013, « *Women on the Line* de Miriam Glucksmann : quand un engagement féministe produit un classique d'ethnographie ouvrière », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 196-197, « Usines, ouvriers, militants, intellectuels », p. 72-83.
- PUECH Isabelle, 2005, « Mayant Faty, ménages et remue-ménage d'une femme de chambre », *Travail, Genre et Sociétés*, 13, p. 5-25.
- PUN Ngai, 2009, « The making of a global dormitory labour régime. Labour protection and labour organizing of migrant women in South China », in Rachel MURPHY (ed.), *Labour Migration and Social Development in Contemporary China*. London, Routledge, p. 154-194.
- , 2012, *Made in China. Vivre avec les ouvrières chinoises*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube [Trad. de *Made in China. Women Factory Workers in a Global Work Place*, Durham, Duke University Press, 2005, par Hervé Maury].

- RÉNAHY Nicolas, 2005, *Les Gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte.
- ROBERT Jean-Louis, 1995, *Les Ouvriers, la Patrie et la Révolution. Paris 1914-1919*, Besançon, Annales Littéraires de Besançon.
- ROGERS Rebecca, 2004, « Rencontres, appropriations et zones d'ombre : les étapes d'un dialogue franco-américain sur l'histoire des femmes et du genre », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 11, p. 101-126.
- ROSIÈRE Sylviane, 2010, *Ouvrière d'usine. Petits bruits d'un quotidien prolétaire*, Paris, Éditions libertaires.
- ROUX Alain, 1993, *Le Shanghai ouvrier des années Trente. Coolies, Gangsters et Syndicalistes*, Paris, L'Harmattan.
- RYGIEL Philippe & Natacha LILLO, 2007, *Rapports sociaux de sexe et migrations*, Paris, Publibook.
- SCATES Bruce, 1997, « Mobilizing Manhood: Gender and the Great Strike in Australia and Aotearoa/New Zealand », *Gender & History*, vol. 9, n°2, p. 285-309.
- SCHWARTZ Olivier, 1990, *Le Monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, Presses universitaires de France.
- SCHWEITZER Sylvie, 2002, *Les Femmes ont toujours travaillé. Une histoire du travail des femmes aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, O. Jacob.
- , 2008, « La mère de Cavanna. Des femmes étrangères au travail au XX^e siècle », *Travail, genre et sociétés*, 20, p. 29-45.
- SCOTT W. Joan, 1982, *Les Verriers de Carmaux : naissance d'un syndicalisme*, Paris, Flammarion [Trad. de *The Glassworkers of Carmaux; French Craftsmen and Political Action in a Nineteenth-Century*, Cambridge, Harvard University Press, 1974, par Thérèse Arminjon].
- , 1988, « Genre : une catégorie utile de l'analyse historique », *Cahiers du Grif*, 37-38, « Le Genre de l'histoire », p. 125-153.
- , 1991, « La Travailleuse », in Geneviève FRAISSE & Michelle PERROT (dir.), *Le XIX^e siècle*, volume 4 de Georges Duby & Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon, p. 419-440.
- STOVALL Tyler, 2012, *Paris and the Spirit of 1919. Consumer Struggles, Transnationalism, and Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press.
- THÉBAUD Françoise (dir.), 1992, *Le XX^e siècle*, volume 5, in Georges DUBY & Michelle PERROT (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon.
- , 1998, *Écrire l'histoire des femmes*, Fontenay aux Roses, ENS Éditions (2^e éd. 2007, complétée sous le titre *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS Éditions).

- , 2012, « Écrire la biographie de Marguerite Thibert (1886-1982). Itinéraire d'une recherche », *Modern & Contemporary France*, 20/4, p. 421-435.
- TODD Selina, 2005a, *Young Women, Work, and Family in England 1918-1950*, Oxford, Oxford University Press.
- , 2005b, « 'You'd the Feeling You Wanted to Help': Young Women, Employment and the Family in Inter-war England », in Krista COWMAN & Louise A. JACKSON (eds), *Women and Work Culture, Britain c. 1850-1950*, Aldershot, Ashgate, p. 123-140.
- THOMANN Bernard (dir.), 2005, « Les femmes et la métamorphose de l'emploi au Japon », *Le Mouvement social*, 210.
- VAN DER LINDEN Marcel (dir.), 2012, « Travail et mondialisations », *Le Mouvement social*, 241.
- VIGNA Xavier, 2007, *L'Insubordination ouvrière dans les années 68*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- , 2012, *Histoire des ouvriers en France au XX^e siècle*, Paris, Perrin.
- WAROUW Nicolaas, 2008, « Industrial workers in transition. Women's experiences of factory work in Tangerang », in Michele FORD & Lyn PARKER (eds), *Women and Work in Indonesia*, Oxon, Routledge, p. 104-119.
- WESTWOOD Sallie, 1984, *All Day, Every Day: Factory and Family in the Making of Women's Lives*, London, Pluto Press.
- WILLIS Paul, 2011, *L'École des ouvriers. Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des ouvriers*, Marseille, Agone [Trad. de *Learning to labour*, Farnborough, Ashgate, 1977, par Bernard Hoepffner].
- ZYLBERBERG-HOCQUART Marie-Hélène, 2002, « L'aiguille, outil du féminin », in Danièle CHABAUD-RICHTER & Delphine GARDEY (dir.), *L'Engendrement des choses. Des hommes, des femmes et des techniques*, Paris, Éditions des archives contemporaines, p. 173-190.